

QUAND LE JOURNAL N'EST PLUS TOUT A FAIT SCOLAIRE...

Dans *L'Éducateur* n° 2, Réginald Barcik présentait le journal du collège de Fougères « *Le doigt dans l'œil* ». Aujourd'hui Michèle Amiel nous permet d'en savoir davantage sur la naissance, la vie de ce journal et le bilan d'une première année.

Michèle n'appartient pas au groupe Freinet mais au CRAP (Cercle de Recherche et d'Action Pédagogique ; cahiers pédagogiques). Elle travaille en équipe dans le collège de Fougères avec deux collègues à la parution d'un journal. 4 journaux sont sortis dans l'année 81-82. En préparation le 5^e devait paraître en octobre.

POINT DE DÉPART DU JOURNAL

Michèle prend contact avec un journaliste local qui lui propose de réserver une place dans son journal pour les articles des élèves du collège.

Pour pouvoir travailler toute l'année sur l'expression libre et l'information, cela paraît léger.

Elle constitue une équipe avec les 2 prof de français des 3^e et un prof de physique et propose de faire un journal.

Les 3 classes de 3^e semblent intéressées par ce journal qui resterait entre eux, qui ne sortirait pas du collège.

Mais un collègue de l'équipe, bénévole dans des magazines régionaux, désire lui que le journal soit un beau produit fini.

L'idée est acceptée.

MISE EN PLACE

• Le tâtonnement est long. Il s'échelonne de la rentrée au 1^{er} décembre.

Les discussions sont nombreuses : de quoi parler ? à qui ? comment ? Des conflits naissent entre prof et élèves inquiets du programme, de leur passage en seconde.

Les parents aussi sont angoissés et ne comprennent pas comment la grammaire (entre autres matières) sera acquise.

Des réflexions successives ont montré que la rédaction d'un journal était une bonne situation d'apprentissages.

• Décisions importantes à prendre concernant :

— le format du journal : un format non scolaire a été retenu, c'est celui du journal local ;

— les rubriques : après sondages, des rubriques diverses ont été choisies : enquête, reportage, sport, orientations, jeux, cuisine. Les élèves ont découvert la presse des jeunes, la presse d'information.

— le titre

UN COMITÉ DE RÉDACTION EST CRÉÉ

• Il est formé de trois professeurs et six élèves (deux par classe). Chacun a une voix. C'est l'apprentissage des lois de la démocratie. Un premier titre est choisi : « *Jeans et basket* ». Mais il est rejeté par les élèves des classes. Une 2^e décision est prise : « *Le doigt dans l'œil* », acceptée par tous. Et les rubriques deviennent : les coulisses du doigt dans l'œil, le doigt dans la marmite, attention aux doigts, l'œil sur la ville...

• Le comité de rédaction se réunit 1 heure par semaine. Les élèves recueillent les informations dans les classes et choisissent les articles au comité. Les élèves délégués font redescendre dans les classes les décisions du comité.

• Le comité censure. Un article sur « Noël », pour le journal de février est rejeté.

Les professeurs censurent quand les articles peuvent jeter le discrédit sur l'équipe entière et met en péril l'existence du journal. L'administration n'attend qu'un faux pas pour sanctionner.



LES MAQUETTES

• Ce travail énorme est fait le mercredi ou le soir après les cours. N'ayant pas la possibilité d'utiliser les salles du collège, les jeunes sont allés à la MJC qui a mis à leur disposition une salle et du matériel. Souhait : sortir du collège pour que les élèves puissent s'insérer dans la société, en recueillant les informations à l'extérieur, en vendant en dehors de l'école.

A la MJC, ces jeunes sont écoutés par les adultes.

• La maquette aussi a été l'objet de tâtonnement. Elle demande un travail minutieux. Les élèves ont décidé de présenter la page en 3 colonnes. Il faut donc que l'élève, dont l'article est choisi, calcule la place de son texte dans la page. Il est tapé par une secrétaire bénévole. Le titre est préparé par l'imprimeur avec des caractères choisis par les élèves.

On trouve des maquettes très différentes.

• L'élève qui participe à la maquette possède une fiche-guide, pour mener à bien son travail. Il suit les différentes étapes qu'il coche quand elles sont faites. Il répond également aux questions notées sur cette fiche qui sert d'outil d'évaluation aux professeurs.

— j'ai apporté l'idée du sujet : oui - non - seul - en équipe

— j'ai construit le plan de l'article : oui - non - seul - en équipe

— j'ai cherché le titre : oui - non - seul - en équipe

— j'ai pris des photos : oui - non - seul - en équipe

— j'ai créé des illustrations : oui - non - seul - en équipe

- j'ai travaillé l'orthographe et la ponctuation : oui - non - seul - en équipe
- j'ai travaillé la syntaxe (correction du style) : oui - non - seul - en équipe
- j'ai travaillé la précision du vocabulaire : oui - non - seul - en équipe
- etc.

LE TRAVAIL DES ADOS

Ils ont travaillé à la rédaction des articles par groupes ; ceux-ci ont évolué dans l'année, au départ 6 copains, et ensuite ils ont réduit à 3 élèves qui se sont regroupés autour d'un thème commun.

Des conflits ont éclaté, des leaders se sont détachés, des élèves ont été rejetés, ne travaillant pas dans le groupe.

Donc il y a eu partage des tâches. Chacun a déterminé, de façon précise, sa place dans le groupe. Au début de l'année, certains élèves voulaient que ce soit toujours les mêmes qui s'occupent de la maquette, des photos, de la rédaction des articles, ceci pour plus d'efficacité. Mais les professeurs et d'autres élèves ont pensé qu'il était préférable de tourner sur toutes les tâches durant l'année.

Y a-t-il une tâche noble ? Trouver l'idée de l'article et apporter la documentation sont deux tâches dont l'élève est fier.

Le contrat de chaque élève, c'était d'écrire au moins un article pour le journal - aucun article n'était « noté ». Souvent un article démarrait par un travail autour d'un thème commun à tous les élèves de la classe, comme « trouver notre originalité », chacun écrivait sa pensée personnelle. Un groupe recueillait toutes les idées, les classait, en faisait la synthèse pour l'éditorial du journal. A travers cette mise en forme, les élèves ont fait leur apprentissage de la langue française. Ils ont veillé à ce que leurs idées restent bien les leurs. Ils sont restés très vigilants à retrouver leur opinion à travers le texte définitif.

Qu'est-ce qu'un article réussi ? C'est un article où s'établit un équilibre entre l'information extérieure et l'expression libre. Les élèves font un gros effort de recherches, d'approfondissement de la langue pour que leurs articles soient choisis.



Quelquefois ils sont rejetés pour la forme et doivent donc être retravaillés. Les professeurs établissent leur plan de travail en fonction de la demande du groupe, de la rédaction des articles, des besoins des élèves. Michèle avait une heure de décharge pour coordination des P.A.E. Mais les concertations et les entretiens individuels avec les élèves se faisaient en dehors des heures de cours.

PARTIE PRATIQUE

Le journal est subventionné par le P.A.E. (projet d'action éducative) 2 300 F, servant à l'achat de matériel, sorties, documentation...

Une déclaration officielle doit être faite au parquet du procureur de la République, à la préfecture, à la bibliothèque nationale. Un dépôt officiel est ouvert à la bibliothèque nationale. Le journal est tiré à 1 000 exemplaires. Les élèves ont la gestion financière de l'entreprise. Ils vendent les journaux dans les familles, les kiosques, les usines et prennent des abonnements. Michèle est « directeur de la publication ».

RÉACTIONS A LA PARUTION DU JOURNAL

- Le journal a été soutenu par la presse locale et régionale.
- Les parents, inquiets au départ, sont devenus respectueux du travail de leurs enfants.
- Les collègues « amis » ont bien accueilli le journal, l'ont acheté et ont encouragé les ados...
- Les collègues « opposants » ont reproché au journal d'absorber l'énergie des élèves.
- La communauté a bien réagi puisque le journal s'est bien vendu. Le courrier des lecteurs a joué un rôle important dans le journal. Ont écrit des personnes très diverses (personnes âgées, collègues sympathisants) commerçants et associations pour la publicité.
- Un seul professeur a écrit un article sur la langue bretonne ; les élèves ont été déçus pas ce manque de participants du corps enseignant.

PROJET POUR L'AN PROCHAIN (1)

- Structures d'aide, mise en place, avec panneaux de petites annonces du type « Qui veut travailler avec moi sur... » « Je n'ai pas compris..., qui vient m'aider ? »
- Documentation - non utilisée cette année, sera employée si une salle est mise à la disposition des ados - cette documentation a été faite, gérée et créée par les élèves.
- Correspondance avec l'Espagne, avec une classe de Bordeaux
- Élargissement de l'équipe, deux professeurs se joindront aux trois autres.
- Élargissement de l'expérience à un autre collège de Fougères.

L'ÉQUIPE A RENCONTRÉ DES DIFFICULTÉS

- Décalage par rapport aux autres collègues, ce qui fait naître conflit et isolement.
- Coupure par rapport à l'administration, qui est prête à exploiter le succès du journal, mais aussi à bloquer l'entreprise au premier faux pas.
- Difficultés matérielles, locaux, horaires.

LES CÔTÉS POSITIFS

— Le journal dans le collège a changé les relations entre adolescents et adultes. Les professeurs ne détiennent plus le pouvoir. Il est partagé.

Le journal respecte l'expression des enfants ce qui leur donne confiance et leur permet un meilleur épanouissement.

Les élèves se révèlent plus autonomes et responsables.

— Les conditions d'apprentissages sont différentes. Elles sont plus efficaces car vécues plus profondément. Elles ne sont plus des corvées mais un apprentissage de la vie. Le travail est perçu de façon différente.

C'est un bilan très positif

Michèle AMIEL répondra à toutes les questions concernant son expérience (écrire : *Collège « Les Cotterets » - 35300 Fougères, ou Le Cottage - 35133 Laignelet*).

(1) Cette année, en fait.

... ET LA RADIO NON PLUS

ON PEUT ENCORE RÊVER EN 82...

Depuis une quinzaine d'années le magnétophone occupe une place certaine dans mon travail de classe quotidien et l'animation d'un club audio-visuel, une fois par semaine.

Son rôle, sa production dépendent des conditions matérielles toujours difficiles et qui font en sorte que dans le siècle de l'audio-visuel, on travaille encore, dans l'enseignement, comme s'il n'existait pas. Plus grave, on a remplacé la voix du professeur, pas toujours agréable, peut-être, mais vivante, par une anonyme voix qui sort d'une machine sous la surveillance de l'enseignant.

L'audio-visuel continue à être fait pour distribuer un savoir tout fait et non pour aider à la création, à l'expression ou à l'élaboration du savoir. Nous avons, nous, choisi pourtant cette seconde voie.

Les réalisations dépendent aussi des enfants et des ados : certaines classes fondaient, d'autres se lassaient... des individus se cantonnaient dans la diapo noir et blanc pour passer plus vite au premier étage où les attendaient les animateurs du club photos ; d'autres ne faisaient que des montages sonores. Parfois, il ne s'agissait que d'un montage utile pour un exposé fait pour obtenir une bonne note, et faire plaisir à un prof. Qu'importait la motivation et pourquoi vouloir tout expliquer, tout comprendre ? D'autres encore entreprenaient, réalisaient en classe, au club, chez eux et animent maintenant divers clubs dans leurs lycées, casernes, M.J.C., ou entreprises... Ils viennent de temps à autre montrer leurs réussites, parler de leurs échecs ; ils aiment se moquer de moi qui en suis resté aux diapos noir et blanc et au travail du son...

Comme la fourmi, on continuait pour le plaisir, pour l'efficacité, pour la joie de voir les élèves dits à problèmes s'exprimer, relever la tête, prendre confiance, progresser et réussir.

Les diapos s'entassent, les cassettes et les bandes s'accumulent : petites fortunes de souvenirs qui s'ennuient sur des étagères ou dans des cartons. Quelques classes, les correspondants, quelques parents ont dû les voir ou les entendre et puis c'est le silence.

silence des personnes âgées mortes depuis ;
silence des voies aiguës d'enfants devenus adultes sérieux et responsables tout émus lorsque ensemble nous écoutons au hasard d'une rencontre, les souvenirs de débats qui avaient secoué la poussière d'une journée de classe ;
silence des reportages dans des entreprises ;
silence des interviews de travailleurs, de conteurs, de poètes venus dans les classes ;

Le magnétophone oblige à la patience, à la concision, à la rigueur.



Et chaque année, une nouvelle fournée d'enfants et d'ados... et chaque année, au sein de l'ICEM, pédagogie Freinet, on faisait le point, on discutait avant de se retrouver, seuls, dans sa classe et devant ses difficultés. Et comme la fourmi, on continuait pour le plaisir, pour l'efficacité, pour la joie de voir des élèves dits à problèmes s'exprimer, relever la tête, prendre confiance, progresser et réussir.

Et puis cette année a commencé...

Des problèmes matériels plus importants que d'habitude rendaient difficile toute initiative...

5 classes, 125 élèves, changement de locaux, matériel réservé en priorité aux professeurs de langues, pas d'anciens élèves qui auraient pu servir de locomotive, vol de 3 magnétos personnels...

Un collègue de français, Jo Carret, une dizaine d'élèves de 6^e et de 3^e fortement motivés et enthousiastes, fréquentent cette année le club.

C'est l'auditoire et non une note aléatoire qui sanctionnera le plaisir ou l'effort.

Le culot du jeune reporter pas encore intimidé et l'adresse au maniement des ciseaux pour couper de la bande et faire un montage compenseront la largeur des épaules et les moustaches naissantes des grands de troisième.

Le magnétophone oblige à la patience, à la concision, à la rigueur, et seule l'interview réussie et bien montée sera écoutée : c'est l'auditoire et non une note aléatoire qui sanctionnera le plaisir ou l'effort. Quelques timides réalisations virent le jour... et très vite, les enfants abandonnèrent la photo pour ne faire que du son. C'était nouveau pour moi comme l'étaient toutes les propositions que l'on nous a faites tout au long de l'année : l'audio-visuel prenait vraiment place partout... sauf dans l'Éducation Nationale.

Des rencontres

— L'opération J.T.A. nous permettait de maîtriser l'image et le son et d'apprendre à mieux voir, à mieux choisir.

— Le prêt de tout le matériel vidéo par un parent d'élève (Locatel) les aida à comprendre que M. Tout le Monde pouvait sans problème réaliser de petites émissions. Ils découvrirent aussi que derrière l'apparente facilité de ce merveilleux outil se cachait un gros travail de précision et de prévisions. Quand le matériel repartait, bien des questions demeuraient et agitaient la classe et le club.

— Au mois de janvier, lors d'une rencontre d'enfants sur la communication organisée par l'ICEM au CES de Montfavet, les enfants rencontrèrent ceux de Cadenet qui manipulaient du matériel sans problème mais qui éprouvaient des difficultés pour les montages. Ils étaient accompagnés de René Volot qui anime un projet de communication sur le Luberon et aimerait établir des liens plus étroits entre les classes et les parents, entre les enfants, leur milieu scolaire et leur milieu de vie. Une nouvelle rencontre permettra aux enfants d'échanger leurs connaissances et leurs trucs, leur enthousiasme et leurs espoirs.

C'était parti

En classe de 6^e et de 3^e, les meilleurs ramenaient des cassettes et organisaient des débats.

Le magnétophone n'était plus le gadget du professeur, c'était un outil qui était rentré dans la classe. Le manque de matériel, 2 magnétos dans le meilleur des cas, obligeait à un planning serré pour que tout le monde puisse mener à bien ce qu'il avait entrepris.

Des moyens

A ce moment-là, René Volot, coordonnateur d'un projet sur la communication animé par les Foyers Ruraux, vint voir les enfants et leur prêta du matériel (il était temps : on venait de nous voler le magnéto de la classe dans une voiture). Un



minicassette et un Uher allaient donc transformer notre vie ! Quelques bandes gratuites aussi, car tout cela se faisait sans aucun moyen, si ce n'est beaucoup d'enthousiasme.

Puis René est revenu avec 2 délégués de l'INA de Paris et le Président de la Fédération des Foyers Ruraux. Ils ont écouté les enfants, ils ont posé des questions, ils nous ont aidés à y voir plus clair et nous ont parlé de lignes téléphoniques, d'émetteurs, d'émissions, de liaisons intervillages...

Même en 6^e, même à 12 ans comme en 3^e, même en 1982, on pouvait rêver...

Du plaisir de la communication à ses difficultés

Les enregistrements se multipliaient, les montages s'amélioraient. Les enfants donnaient la parole à ceux qui ne la prenaient jamais dans la rue, dans les magasins ou à la maison. Ils faisaient en sorte que le micro soit un objet du quotidien. La rencontre et l'interview réussies de Bernard Lavilliers furent une étape intéressante. Jusque-là les adolescents se prenaient au sérieux et écoutaient les autres mais ils n'avaient rien reçu en échange ; l'accueil chaleureux de la « vedette » leur donna confiance et leur prouva que rien n'était impossible.

Les enfants découvraient l'expression libre : elle s'apprend, elle se maîtrise ; ce n'est pas n'importe quoi, elle ne se satisfait pas de bavardages.

Les envoyés de l'INA avaient parlé de radio et de communication à autrui... Parler dans un micro et s'enfermer dans une boîte, c'était bien, mais s'envoler sur les ondes et entrer dans les maisons ce devait être encore mieux.

René Volot nous invite pour parler à Radio Bigarreau en direct... Une pleine voiture débarque donc à Saignon dans une salle pleine de fils, de micros et de matériel, de silence... Cela paraissait facile : il suffisait de parler, on ne voyait pas, on ne savait pas que ça sortait de la boîte, de la maison... Mais, malgré tout, les petits vedénois avaient quelque chose de noué dans la gorge et leurs voix n'étaient plus les mêmes. Le son ne voulait pas toujours sortir. Leurs pensées et leurs dires ne s'accordaient pas toujours. Sensations bizarres, accentuées par l'aisance des enfants de Cadenet. Le direct apparaissait, grisant, facile, supprimant les heures de montage, seuls devant la machine... Mais les enfants ne pouvaient rattraper l'erreur, il leur était impossible de préciser leur pensée qui s'était empressée de s'enfuir et qui ne leur appartenait plus.

Le retour fut silencieux...

Les enfants découvraient l'expression libre : elle s'apprend, elle se maîtrise ; ce n'est pas n'importe quoi, elle ne se satisfait pas de bavardages.

Mais il fallait se faire entendre, communiquer les travaux.

De la réalisation à l'émission

M. Bernard, un parent d'élève, rencontra les enfants, les écouta et leur promit de construire un poste émetteur : c'était au début mai. C'était une petite boîte avec quelques boutons et quelques fils : c'était moins compliqué qu'un poste radio. Et

ça marchait (magie, sorcellerie ou technique... !) Tous les soirs en rentrant du travail, il mettait une cassette pour réserver une fréquence : 91,6 Mhz, pour que les ados puissent l'écouter. Ce petit truc pouvait fonctionner, c'était vrai. L'excitation montait dans le petit groupe et dans les classes... les enregistrements, les montages, envahissaient les « plans de travail » et un tour de rôle très précis devait être organisé pour l'utilisation des deux magnétophones du collège. Il fallait une occasion pour finir tout cela et ce fut la journée du maire qui prenait une certaine ampleur cette année-là : c'était le 19 mai... Le responsable de la journée tira des affiches pour « Radio-Vedène » et nous donna un numéro de téléphone. « Locatel » nous fournit un matériel téléphonique ultra perfectionné pour enregistrer les réactions des auditeurs et les réponses des enfants : ce ne pouvait pas être du direct pour l'émission qui devait être préenregistrée, mais répondre au téléphone est une opération sur le vif. Conserver la trace de ce qui se serait dit nous permettrait d'en discuter après ou de diffuser les discussions une autre fois. Il restait à faire la bande définitive avec textes et musiques. Quelques heures de discussion et de travaux autour de M. Bernard allaient nous permettre de la réaliser. Les astuces fusaient, les propositions aussi : tout était discuté, recommencé jusqu'à satisfaction générale, il n'y avait plus d'enfants et d'adultes ; il y avait quelque chose d'entrepris et à terminer ensemble.

Ne vaut-il pas mieux qu'ils se frottent aux adultes, à la vie... ?

L'avant dernier jour, on nous proposa d'émettre avec l'aide d'une radio libre d'Avignon, jusqu'à 100 kilomètres. C'était alléchant et ce fut longuement discuté. Toute l'équipe choisit de conserver ses petits moyens, son petit rayon d'action, et sa liberté. Les jeunes avaient travaillé pour un public local et ils voulaient conserver « leur petite boîte » qui allait diffuser leur travail... ça leur suffisait. Il fallait assembler tous les montages, les coordonner, les repiquer, il était nécessaire de présenter les buts de l'émission, notre raison d'être. Un débat fut enregistré autour d'une table : chacun exprima ce qu'il attendait de cette nouvelle forme de communication. Tout était paré pour le 19 mai. Une équipe enregistra M. le Maire à 11 h 30. A 12 h 30 l'émission commençait. Elle devait durer 2 h 30. L'émetteur était branché sur le minicassette. Monsieur Bernard, tout en mangeant, car il travaillait à 14 h, tournait une petite vis suivant les moments. Le gros de la troupe était à la mairie et attendait les coups de fil en cassant la croûte et en essayant de capter l'émission sur un vieux transistor. On comprenait mal, des commerçants, des voisins, venaient chercher les enfants pour régler leur poste. Dans l'ensemble, la réception n'était pas bonne. Les estafettes, à bicyclette, allaient renseigner notre technicien sur la qualité de l'écoute. Le ventilateur fonctionnait mal et n'arrivait pas à refroidir les transistors. Il était difficile de « caler » la fréquence, coincée qu'elle était entre France Culture et France Musique. Les enfants entendaient l'indicatif, reconnaissaient leurs voix, appréciaient leurs disques et trépignaient chaque fois que le téléphone sonnait. Chacun se ruait à son poste, mettait son appareil en marche et répondait en oubliant d'écouter les questions ou sans tenir compte de la réponse des autres. Tout fut démonté dans la bonne humeur avec la promesse de faire mieux la prochaine fois.

Faire une radio scolaire, faire sa radio est possible ; mais c'est encore enfermer les enfants dans un ghetto hors des autres, hors de la vie.

Ne vaut-il pas mieux qu'ils se frottent aux adultes, à la vie, dans des lieux ouverts, associatifs ? Ils y apprendront la radio, certes, mais plus important, ils y découvriront les relations entre les gens, les groupes, l'œuvre faite en commun, avec ses limites, ses peines et ses joies.

Les radios libres associatives, les radios locales qui se multiplient devraient nous permettre cette ouverture que nous n'avons pas réussie avec le journal scolaire cinquante ans après Freinet qui lui, avait su être un précurseur.

Il suffit de savoir si le mouvement Freinet, les passionnés de l'audio-visuel, veulent aller vers les autres, vers la vie et profiter des techniques et des lois modernes ou s'ils préfèrent continuer à rêver dans leur bulle.

*Georges BELLOT
CES Vedène*